

PLUS À LA RECHERCHE DU PÈRE PERDU

1970 LES FEMMES PERDENT LE DROIT D'ACCOUCHER SOUS UN PSEUDONYME.

1982 LES ENFANTS ADOPTÉS OBTIENNENT LE DROIT DE FAIRE DES DÉMARCHES POUR RETROUVER LEURS PARENTS BIOLOGIQUES.



UNE SUR QUATRE. C'EST LA PROPORTION DES RECHERCHES QUI ABOUTISSENT.

« JE PENSE QUE JE SUIS VOTRE FILLE »

C'ÉTAIT UNE AVENTURE D'UN SOIR, UNE HISTOIRE SANS LENDEMAIN.

VOUS ÉTIEZ JEUNE, LIBRE, INSOUCIANT. MAIS CETTE INSOUCIANCE A UN PRIX. QUE VOUS PAYEZ 10, 20, 30, VOIRE 40 ANS PLUS TARD, QUAND APPARAÎT DANS VOTRE VIE LE FRUIT DE CETTE LOINTAINE NUIT DE FOLIE. POUR LE MEILLEUR, MAIS PARFOIS, AUSSI, POUR LE PIRE.



SILVIA GALIPEAU

Elle est arrivée par la poste. Une petite enveloppe, avec une écriture d'enfant appliquée. « Ça faisait longtemps que je n'avais pas reçu une lettre manuscrite. Surtout écrite de la main d'un enfant. Mais dès que j'ai eu l'enveloppe entre mes mains, j'ai compris. »

Boris Dionne a 34 ans. Deux beaux enfants de 4 et 8 ans. Et, depuis un an, il a aussi une magnifique petite fille de 11 ans. Justine.

Il a connu sa mère à 23 ans. L'aventure a duré un été, sans plus. « On avait fini ce qu'on avait à vivre », se souvient-il. Lors d'une ultime rencontre, l'amoureuse est tombée enceinte. « Je n'étais pas prêt à avoir un enfant, mais elle tenait à le garder. » Ils se sont entendus : il ne serait pas le père, seulement le géniteur.

La mère est partie de son côté, Boris du sien. Pendant de longues années, il n'en a plus entendu parler – ou si peu. « Mais je savais que l'enfant allait me contacter quand elle serait prête. Finalement, elle a été prête assez jeune. »

« J'aimerais te rencontrer, toi et ta famille, si tu le veux bien », lui a-t-elle écrit. Sur la feuille, elle avait fait de petits dessins et collé sa photo d'école. Un petit rectangle, avec un petit bout de fille sérieuse aux longs cheveux bruns. « Sur le coup, ça m'a bouleversé, avoue Boris. Disons que ça a relativisé bien des problèmes de mon petit quotidien. C'est venu me chercher pas mal. »

Il lui a répondu, par la poste également, pour lui proposer une rencontre. Une semaine plus tard, le père et la fille se retrouvaient à la sortie de l'école.

« Je l'attendais sur un banc, à la sortie du métro. Je l'ai reconnue tout de suite. » Ils sont restés tous deux assis quelques minutes, sans dire un mot, à rire. Ils se sont ensuite dirigés vers un petit restaurant du coin. « Je m'étais fait un scénario, je m'attendais à ce qu'elle me pose tout plein de questions : pourquoi tu es parti ? Finalement, elle m'a demandé des trucs comme : c'est quoi ta couleur préférée ? Bleu ? Comme moi ! Elle essayait de me connaître comme ça. »

Depuis, ils se voient environ une semaine sur deux. Justine et les garçons s'entendent à merveille, mais Boris a toujours du mal à la voir plus affectueuse avec son père adoptif qu'avec lui. « Elle a un père adoptif. Alors moi je suis une autre figure. Et je ne sais pas trop où je me situe. »

//////////

« Je m'appelle Annie Denis. Je pense que je suis votre fille. »

C'était il y a cinq ans. Après plus de 27 ans d'absence, le coup de fil tant attendu arrivait enfin.

« C'est bien toi, Annie, la fille de Lise ? »

Le cœur de Réal Labonté, 58 ans, battait à 100 milles à l'heure.

Sa fille, il ne l'avait connue que quelques mois. Son dernier souvenir ? Une photo un peu floue où il tient un bébé naissant sur ses genoux, amoureuxment. Cette photo, il l'a regardée souvent, au fil des ans. Et il a toujours espéré.

L'homme, rencontré dans son petit bungalow tranquille de Laval, ne se fait pas prier pour raconter son histoire. « J'avais 17 ans à l'époque, j'étais le guitariste d'un groupe de musique, The Selection Band. On faisait des tournées dans chaque ville. Et dans chaque ville, on se faisait des copines. »

C'est ainsi qu'il a rencontré une belle Gaspésienne avec qui il a passé un été. Quand la jeune femme a déménagé avec ses parents à Montréal, il les a suivis et a squatté chez eux pendant plusieurs mois.

Ce qui devait arriver arriva : la jeune fille est tombée enceinte de son guitariste, lequel, de son côté, continuait de faire la fête et de voir d'autres femmes. Les parents de la belle n'ont pas apprécié et l'ont mis dehors. Et les années ont passé.

Chacun a refait sa vie. Peu après leur séparation, Réal est devenu à nouveau papa, et ce à trois reprises. Ses filles sont aujourd'hui âgées de 18, 28 et 30 ans. Et l'aînée, quoi qu'en disent les principaux intéressés, ressemble étonnamment à Annie.

« J'ai tout le temps pensé à elle. J'ai toujours voulu la retrouver. Je me sentais un peu coupable de tout ça. J'avais le sentiment de ne pas avoir été correct », confie Réal.

Un an avant de retrouver Annie, en désespoir de cause, il met une petite annonce sur un site internet de retrouvailles. Une cousine d'Annie tombe sur l'annonce et le reconnaît aussitôt.

« Tout le monde dans ma famille connaissait Réal Labonté », souligne la jeune femme aujourd'hui âgée de 32 ans, une belle blonde visiblement bien dans sa peau.

Annie, qui a déjà tenté de retrouver son père, sans succès, pendant son adolescence, prend son courage à deux mains. Elle compose le numéro de téléphone indiqué et lui donne rendez-vous dans un resto de Sainte-Julie.

« Le cœur me battait tellement fort, je croyais qu'il allait me sortir du corps », confie le père, qui espérait beaucoup – peut-être un peu trop, reconnaît-il avec le recul –, de ces retrouvailles.

Car la rencontre tant attendue n'a finalement rien eu du scénario de film. « Ça n'a pas été la grosse affaire intense à la Claire Lamarche, avec du braillage et tout, résume Annie. Il faut quand même réaliser que, pour moi, même si c'était mon père biologique, c'était un étranger. Réal aurait aimé que je l'appelle papa, mais c'était impensable pour moi. J'ai un long cheminement à faire. »

Ils se sont apprivoisés tranquillement et se voient désormais aux deux mois.

//////////

« Bonjour, connaissez-vous Lise Boisvert ? En 1967, vous avez eu un enfant avec elle. »

Jacques Fecteau garde le

silence au bout du fil. À l'époque, il devait avoir 18 ans. Sa courte liaison avec la dame remonte à plus de 30 ans. Il étudiait à Québec, elle travaillait à Montréal. Il a appris par la bande qu'elle était enceinte, qu'elle prévoyait donner l'enfant en adoption vu son âge et son état civil (il n'était pas très bien vu à l'époque d'avoir des enfants hors mariage). Puis, plus rien. « Mais j'ai toujours pensé que je le verrais réapparaître un jour. »

C'était il y a deux ans. L'homme avoue sans hésiter sa paternité à son interlocutrice, une dame du Mouvement retrouvailles. Quarante-huit heures plus tard, il rencontre « son » garçon, Stéphane Tremblay, 37 ans.

« C'était un étranger. Réal aurait aimé que je l'appelle papa, mais c'était impensable pour moi. J'ai un long cheminement à faire. »

« On s'est donné rendez-vous dans un restaurant près de l'Université Laval. Je suis arrivé avant lui et j'ai surveillé. Je l'ai reconnu tout de suite. Je l'ai pris dans mes bras. C'était très émouvant de part et d'autre. On a très bien pris ça. C'était un peu comme retrouver un *chum*. Il avait 37 ans, moi la cinquantaine... C'est proche. »

Jacques Fecteau ne regrette rien. « On ne parle pas de ce qui aurait pu être. Vous savez, les crèches étaient pleines, dans ce temps-là. Elle aussi, la mère, elle avait 18 ans, nous n'étions pas du tout conscients de ce que ça impliquait. »

De son côté, le jeune homme, désormais également papa (et, ironie du sort, célibataire) n'en veut pas non plus au destin. « Tu ne peux pas en vouloir à quelqu'un de t'avoir placé en adoption pour le mieux, dit-il. J'ai grandi avec des parents aimants, attentionnés. C'était le paradis, je ne pouvais pas espérer mieux. »

C'est vers 18 ans qu'il s'est mis à la recherche de ses parents biologiques, « par curiosité, pour avoir un sentiment d'appartenance » et pour voir enfin de qui il tenait son énergie débordante.

Il s'est donc inscrit au Mouvement retrouvailles, qui a réussi à retracer, grâce aux documents des centres jeunesse, sa mère biologique, décédée depuis peu. La famille de sa mère l'a ensuite mis sur la piste de son père biologique, qui habite à... 15 minutes de chez lui.

Aujourd'hui, Stéphane sait finalement de qui il tient son impatience et son agitation. Il n'a pas trouvé un « père », parce qu'il en avait déjà un. Mais il a rempli le trou de son arbre généalogique. Et ses enfants, eux, ont un nouveau grand-papa



PLUS À LA RECHERCHE DU PÈRE PERDU

1988 DÉBUT DES ADOPTIONS OUVERTES. PARENTS BIOLOGIQUES ET ADOPTIFS SONT DÉSORMAIS EN CONTACT.

30 NOMBRE DE JOURS QU'À LE PÈRE POUR DÉCLARER SA PATERNITÉ APRÈS UNE NAISSANCE. FAUTE DE QUOI IL N'EST PAS INSCRIT À L'ÉTAT CIVIL.

3% POURCENTAGE D'ENFANTS NÉS DE PÈRE INCONNU EN 2005. LA MOITIÉ DES MÈRES ONT MOINS DE 25 ANS.



Réal Labonté, 58 ans, et sa fille retrouvée, Annie Denis, 27 ans. Ils s'étaient perdus de vue depuis la naissance d'Annie.

PHOTO FRANÇOIS ROY, LA PRESSE ©

LE CHAÎNON MANQUANT

SILVIA GALIPEAU

Le « chaînon manquant », l'« appel biologique », le « sentiment d'appartenance », les « antécédents médicaux ». La quête du père biologique, c'est surtout ça. Une quête identitaire.

Isabelle a décidé de connaître son père à 34 ans. Une fois maman. « J'ai fait ça pour que mon garçon n'ait pas de fantôme dans son arbre généalogique », dit-elle.

Diane Poitras, 58 ans, née de parents apparemment polonais, cherche toujours. « Parce qu'il manque toujours quelque chose. On ne se retrouve pas. » Idem pour Christine Tétrault, 41 ans, dont la mère donne toujours des « versions différentes » de son passé.

Sur le site Recherches et retrouvailles, une centaine d'enfants recherchent leur père. Celui de Pascal, 35 ans, était amateur de cinéma; Shawn, 25 ans, a publié les trois seules photos (floues) qu'il a de son père; quant à Julie, 18 ans, elle aurait aimé présenter son fils à son père.

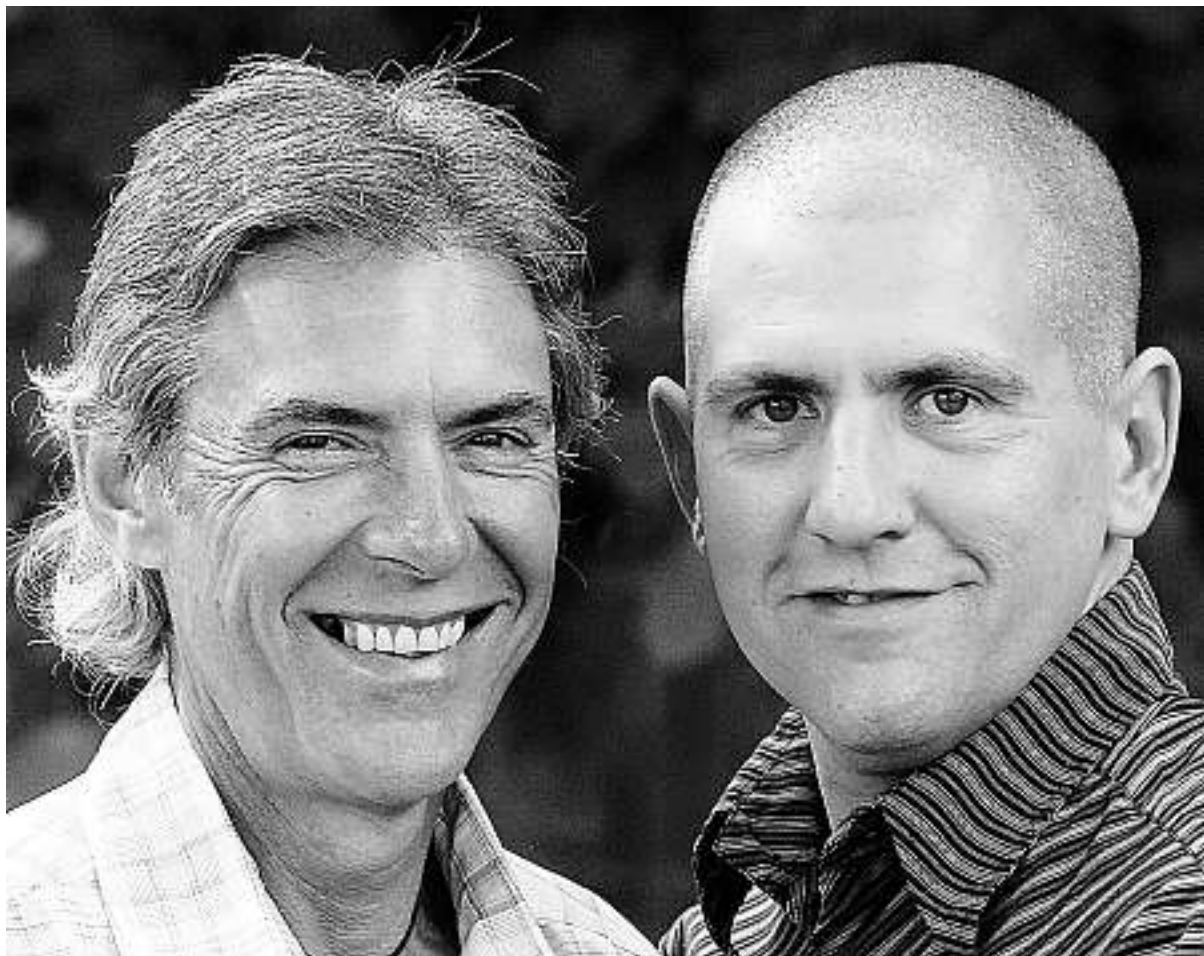
On estime qu'environ 3% des enfants québécois sont nés de père inconnu en 2005, un chiffre demeuré stable au fil des ans. « Cela correspond aux naissances hors mariage des années 50, qui sont évaluées à 5% de l'ensemble des naissances de l'époque », fait valoir le grand spécialiste de la paternité Germain

Dulac. Ces enfants nés « hors mariage », objets de honte, étaient souvent donnés en adoption. Au total, plus de 300 000 au Québec seulement. De ce nombre, beaucoup cherchent encore à retrouver leurs parents biologiques.

« Pour compléter le casse-tête. Sinon, il manque toujours un morceau », explique Caroline Fortin, présidente nationale du Mouvement retrouvailles, une organisation à but non lucratif qui offre du soutien aux enfants adoptés, parents adoptifs et parents biologiques.

Andrée Doucet est travailleuse sociale aux centres jeunesse de Montréal. C'est par elle et ses collègues que passent la plupart des enfants adoptés qui, à Montréal, cherchent à remonter à leurs origines. Elle les rencontre pour faire le point avec eux sur les objectifs et les risques de leur démarche, sur leurs attentes. Une fois les parents biologiques retrouvés, elle communique avec eux pour les mettre au fait de l'existence (car certains ont oublié) de leur enfant et de sa démarche de retrouvailles. C'est aussi elle, « souvent », qui essuie les refus.

Elle évalue qu'une démarche sur quatre porte ses fruits. Dans les autres cas, soit le père est introuvable, soit il est mort, ou il rejette carrément la démarche. « C'est le plus dur, dit-elle. Comme un deuxième abandon. »



Stéphane Tremblay (à droite), 37 ans, adopté à la naissance, a retrouvé son père, Jacques Fecteau (à gauche), le samedi le 9 juin dernier.

PHOTO PAUL A. GENEST, COLLABORATION SPÉCIALE

PLUS À LA RECHERCHE DU PÈRE PERDU

19 CENTRES HOSPITALIERS AU QUÉBEC PRATIQUENT L'INSÉMINATION ARTIFICIELLE.

25 MOYENNE D'ÂGE DES DONNEURS.

Z3 EXEMPLE D'UNE IDENTITÉ CODÉE D'UN DONNEUR.

DES RETROUVAILLES EN QUEUE DE POISSON

SILVIA GALIPEAU

« **O**n aurait pu connecter juste un peu, avec 25 ans de retard! Pourquoi pas bâtir un petit quelque chose qui reste pour les 50 ans à venir? »

Julie, 37 ans, se le demande encore. Visiblement, le principal intéressé ne l'a pas voulu ainsi. Pourquoi? Peut-être ne le saura-t-elle jamais.

Julie n'a jamais connu son père. Née d'une aventure d'un soir entre sa mère et un amant qui travaillait en cinéma, elle a grandi entre son demi-frère et sa mère. « Peut-être que mon besoin de connaître mon père aurait été différent si ma mère avait rencontré un gars correct. Mais elle a toujours été seule », avance la jeune femme, qui a préféré taire son identité.

Julie a toujours su la vérité: l'existence de son père, son nom, sa profession et sa brève relation avec sa mère.

Elle le croise une fois, à 18 ans, sur un plateau de cinéma: « Je le vois, je sais que c'est lui, mais je suis juste pas capable d'aller lui parler. » Elle prend alors une décision: elle finira ses études avant d'entreprendre une vraie démarche de retrouvailles. « Je voulais devenir quelqu'un par moi-même, qu'il voie que je n'étais pas là pour lui demander de l'argent. Pourquoi? Aucune idée, c'était ma façon de faire. »

À 25 ans, sa maîtrise en poche, elle trouve son adresse dans le bottin de l'Union des artistes et lui écrit une lettre dans laquelle elle se présente, elle, sa mère, son histoire, sa vie.

Trois mois plus tard (il doit partir en tournage entre-temps), ils se rencontrent enfin, dans un resto du boulevard Saint-Laurent. « Je ne m'attendais pas à ce qu'il m'ouvre grand les bras, je voulais juste connaître l'autre partie de mon histoire. »

Ils causent, se montrent des photos, il trouve qu'elle ressemble beaucoup à sa sœur, puis demande à rencontrer sa mère.

Julie n'est pas trop chaude à l'idée. « C'est ma démarche à moi », explique-t-elle. Pourquoi mêler sa mère à ça? Mais elle cède. La mère et le père se revoient, mais les retrouvailles sont plutôt froides. « Ma mère n'était pas prête. »

Par la suite, le père lui demande de passer un test de paternité. Elle l'appelle pour fixer une date. « On avait les mêmes yeux, le même nez, les mêmes sourcils. On était pareils, dit-elle. Alors je lui ai dit: si c'est juste pour confirmer que je suis ta fille, sans plus, moi, je n'ai pas besoin de ça, je le sais. Mais si c'est pour te rassurer et pour qu'après on bâtisse quelque chose, qu'on se voie de temps en temps, je veux bien. »

Il ne l'a jamais rappelée. « J'ai eu ma réponse, dit-elle, amère. Ça a fini comme ça. Aussi plate que ça. »



ILLUSTRATION PHILIPPE TARDIF, LA PRESSE ©

PÈRE DE 26 ENFANTS VIVANTS

SILVIA GALIPEAU

Appelons-le « Papa éprouvette ». Le monsieur donne son sperme depuis maintenant deux ans et demi. Il a ainsi participé à la conception d'au moins 26 enfants.

Nous l'avons retracé par un des premiers sites de retrouvailles pour les enfants conçus par insémination artificielle avec le sperme d'un inconnu: donorsiblingregistry.com, lequel regroupe 7933 membres dans le monde (dont 450 donneurs, une rare espèce qui n'a pas choisi l'anonymat).

Non, jamais il n'a imaginé, en donnant son sperme, qu'il aurait une telle descendance. « C'est un peu fou, quand on y pense. » Quant à savoir s'il pourrait rencontrer ses rejetons un jour ou l'autre, oui, il l'espère. « Notamment parce que je n'ai pas d'enfant à moi. Mais il s'agit d'un

sujet totalement nouveau pour moi, et je ne sais vraiment pas à quoi m'attendre d'une rencontre. Est-ce qu'il y aurait une relation, et, si oui, de quel genre? »

Personne n'a pensé, il y a de cela plus de 20 ans, à ce qu'il adviendrait de tous ces bébés conçus par don de sperme. Aujourd'hui, ils sont pourtant nombreux à chercher leur père, à la manière des enfants adoptés dans le Québec des années 50.

« Les banques de sperme, c'est une business. Quand ils ont vendu leur sperme, ils ont fini. Ils ne pensent pas au petit humain qui va un jour s'interroger sur ses origines », dénonce Wendy Kramer, du Colorado, instigatrice du site, elle-même mère d'un enfant conçu avec le sperme d'un inconnu.

« L'accès aux origines n'est pas considéré

comme un droit », explique Alain Roy, professeur de droit de l'enfant à l'Université de Montréal. Le don de sperme, anonyme au pays, illustre une « inconscience du besoin fondamental de tout enfant de connaître un jour ses origines. C'est assez grave », dit-il.

De leur côté, les banques de sperme rétorquent que, s'il fallait lever la garantie de l'anonymat, leur bassin de donneurs, déjà restreint, disparaîtrait aussi sec. « Lever l'anonymat, c'est suggérer un certain lien, c'est montrer la réalité telle qu'elle est, analyse Josephine Johnston, directrice de recherche en droit et en éthique au Hastings Center, dans l'État de New York. Si notre seul moyen de recueillir des dons de sperme c'est de le faire anonymement, c'est qu'il y a un sérieux problème avec le système. »

« Les banques de sperme, c'est une business. Quand ils ont vendu leur sperme, ils ont fini. Ils ne pensent pas au petit humain qui va un jour s'interroger sur ses origines »

